

## **Identité humaine, culturelle et nationale**

**par Angèle Kremer-Marietti**

La question anthropologique que se posait à lui-même saint Augustin « Qui es-tu ? » comportait une réponse qui ne pouvait lui être donnée mais qui devait être révélée. L'agir n'a plus aucun sens, privé de la révélation du « qui » ou du nom propre. Éliminant le quoi, la question du « qui » a bien évidemment pour réponse « Tu es un humain, quelle que soit la définition de l'humain ». Aucune définition n'étant connue ni reconnue, la prise de conscience d'être un humain et non pas un « quelque chose » manifeste un humanisme pouvant se confirmer dans la volonté de prendre l'homme comme valeur supérieure.

Placée activement entre l'unité particulière de l'humain et la diversité illimitée de sa réalisation collective, l'observation de l'homme en tant qu'objet de référence exige avant tout de penser le souci de la planète sur laquelle vivent et cette unité particulière et cette diversité illimitée : c'est-à-dire de penser le souci de l'environnement naturel préservé, de l'approvisionnement suffisant en eau potable et alimentation dans un habitat convenable. Ces notions matérielles seraient-elles déjà universellement prévues, il demeurerait que l'existence préalable au cœur des sociétés humaines démocratiques et laïques, telle la société française, rendrait impossible la reconnaissance d'une identité nationale qui ne fût ouvertement ni démocratique ni laïque.

Nous ne voyons pas comment nous pourrions vivre dans un État qui ne serait ni démocrate ni laïque. Sur la double base fondamentale de la démocratie et de la laïcité, l'identité nationale ne peut se référer qu'à des valeurs du « vivre ensemble » qui soient ouvertes et tolérantes, même si l'exigence de la pratique demande souvent une éducation renouvelée sinon permanente. Sans la base de la liberté de conscience et d'opinion, ainsi que du respect de l'opinion de chacun – respect qui demande toujours à être confirmé – on ne voit pas ce que signifieraient les termes de démocratie et de laïcité. À cet effet, le dialogue et la discussion per-mettent de libres échanges auxquels la pratique de la sagesse du discours est recommandée. Parler n'exclut certes pas la mesure de la raison, bien au contraire.

S'interroger sur l'identité nationale peut prendre un double aspect. Soit qu'il s'agisse d'une interrogation subjective : qui suis-je ? Comment est-ce que je me pense relativement à l'identité nationale ? Mais aussi l'identité nationale qu'est-elle en soi et pour moi ? Soit qu'il s'agisse de l'interrogation objective de l'historien ou du sociologue, interrogeant objectivement, l'un, des documents faisant foi, ou l'autre, des actes significatifs émanant d'une ou des collectivités soumises à son examen. L'examen de l'historien est rétrospectif et peut concerner une époque et plusieurs, l'examen du sociologue est généralement contemporain et peut concerner plusieurs populations au sein de la population d'ensemble. Les parties ayant été examinées, le tout en exprime une qui soit, sinon une synthèse fictive des positions possibles, du moins un commun dénominateur réel des positions réelles.

Pour le philosophe, l'identité d'un peuple est liée à son histoire passée et à son projet d'avenir, compte tenu des problèmes posés par le présent. Cette histoire de longue durée, ce projet toujours renouvelé et ces problèmes intermittents et souvent confondus sont examinables dans la relation à certaines constantes politico-économiques de la vie

commune ainsi que dans la relation générale à des valeurs communes, plus anciennes ou plus récentes, en partage direct entre les citoyens. D'où une possibilité de choix dans les problématiques repérées et analysées, selon la sensibilité de l'observateur. La société qui résulte de tels échanges n'est cependant pas nécessairement une société du consensus, mais peut être en fait une société du dissensus, en tant que cette dernière puisse se présenter expérimentalement comme l'une des réalisations factuelles de la démocratie, lieu théorique et politique des propositions politiques d'un gouvernement et d'une opposition. Il ressort de cette disposition que la démocratie peut devenir un lieu purement dialogique, dans lequel propositions et contre-propositions ne cessent de s'affronter au point d'entretenir un véritable feu d'artifices.

Il est clair que si, dans une société politique, il se produit un tel avatar démocratique, celui-ci risque d'entraîner un libre-jeu d'échanges pas toujours absolument productifs mais certainement suggestifs de solutions, sinon toutes rationnelles, qui ont du moins le privilège ludique plutôt qu'un privilège directement utilitaire face à une situation déterminée. Quand la situation est sérieuse et même risquée, il y a là même encore une possible déperdition de forces vives pour la solution de problèmes qui imposent leurs données dans l'urgence pour le bien du grand nombre d'êtres humains, en demande ou peut-être en péril. Le goût de la riposte ou de la palabre n'est donc pas toujours un jeu sans danger, relativement à la société dont il confisque les problèmes dans les seules visées de pugilats linguistiques.

À côté du gaspillage de la prose démocratique, inquiétant pour ses effets superficiels, il en existe d'autres, autant ou plus graves encore, dans la mesure où ce n'est pas une seule société qui se trouve ainsi mise en péril dans une absence distraite d'efficacité. Je veux dire plus universellement au cours de la marche vers l'identité planétaire, enfin reconnue et appliquée dans une pratique universellement rationnelle, s'il est feint, là encore, d'ignorer l'urgence de la nécessité des interventions auxquelles devraient donner lieu les situations réelles. Dans la recherche des innombrables réalisations délibérément choisies des potentialités humaines, quitte à négliger d'en effectuer un tri utile et raisonnable, nous risquons, dans cette autre pléthore, de perdre temps et pouvoir précieux, au détriment de vies humaines, en demande et peut-être en danger faute de soins rapides et appropriés.

Entre ces deux excès, liés dans l'un et l'autre cas à une démesure, soit de la parole pour elle-même, soit de la connaissance pour elle-même, il nous est possible et même nécessaire de revenir à la sagesse classique et rationnelle des Socrate, Platon, et Aristote, en sachant distinguer à bon escient, non seulement le bon grain de l'ivraie, mais encore la parole mesurée et accommodée, tout comme une juste combinaison de savoir et de pouvoir, qui puisse être prévue à l'aune de l'humanité sur sa planète, même si elle peut être considérée comme en errance sur une barque agitée dans les mouvements apparemment indomptables de l'océan.

Les différences jalousement entretenues des identités propres que valent-elles dans cette remise à flot souhaitable de toutes les richesses d'une humanité en risque de perte ? La première urgence n'est-elle pas de s'abstenir d'aggraver le tableau et de pratiquer avant tout une laïcité apte à reconnaître en tout être humain le droit de penser et de croire librement sans perturber ses voisins ? Outre ce droit de liberté, ne faut-il pas en reconnaître au minimum un autre, celui de l'humanité à disposer d'elle-même comme

d'une réalité accomplie et autonome, hors de toute atteinte à sa singularité exceptionnelle?